

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 10 (1980)
Heft: 9

Rubrik: Récit inédit : l'emplette

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Récit inédit

Gabrielle Gediking-Ferrand

L'Emplette

Il habitait à Amsterdam où il étudiait la théologie. C'était un jeune homme rangé, grave, rêveur, quelque peu chimérique et que l'austérité de la carrière qu'il avait choisie accablait. Quand il songeait à sa future mission, il voyait devant lui une humanité à sauver, les vices à combattre, des villes entières à régénérer, des peuplades à convertir, des familles à loger, nourrir, chauffer, vêtir... Son programme, on le voit, était vaste. Mais il avait 22 ans et à cet âge aucun «possible» ne paraît impossible.

Il avait la gravité sombre, inquiète et tourmentée qu'ont certaines natures dans la jeunesse et qui fait place souvent, dans l'âge mûr, à l'amour de la vie et à la sérénité. Trop sérieux pour faire partie du corps des étudiants d'Amsterdam dont les annales sont pleines de farces et de frasques célèbres dans les milieux universitaires, il passait les après-midi du dimanche aux concerts que dirigeait alors Mengelberg dans ces temps bénis d'une Hollande heureuse. Chaque fois qu'on jouait des œuvres de Beethoven, l'étudiant, qui attachait une certaine importance à la tenue, arborait une redingote. Il eût trouvé irrévérencieux de sa part d'écouter la Neuvième en complet veston. On a évolué depuis...

Pour se rendre à l'Université, il empruntait chaque jour la Kalverstraat et passait devant un chapelier à vitrine imposante, où les couvre-chefs, militairement alignés, attendaient la tête à coiffer. Au milieu de la devanture trônait, en place d'honneur, telle une dame en crinoline au milieu d'un salon moderne, un artistique Borsalino à large bord opulent et majestueux.

L'étudiant en théologie avait déjà repéré cette coiffure et il s'était maintes fois arrêté devant elle pour en admirer le style.

«Il est vraiment bien ce chapeau», pensait-il.

Pourquoi ce jeune homme modeste fut-il pris du désir de posséder un tel ornement? Était-ce son amour pour Beethoven qui l'incitait à vouloir ce chapeau artistique? Mystère. Toujours est-il qu'il décida d'acheter le Borsalino.

Par un bel après-midi d'octobre, il entre dans le magasin du chapelier avec l'allure particulière aux hommes solitaires et originaux chez qui la raideur masque la timidité et dont l'apparente assurance cache souvent un maladif doute de soi. Le marchand s'avance, la figure épanouie par un sourire avenant comme si ce client était bien le client qu'il attendait.

—

— Un chapeau? Mais certainement, Monsieur. Avez-vous déjà fait votre choix?

—

— Ah, le Borsalino. C'est, en effet, un modèle qui siéra parfaitement à Monsieur: il est fait pour lui. Le voici, nous allons l'essayer.

Le chapeau est posé avec art sur le crâne du jeune penseur qui, après un instant d'hésitation, lève pudiquement les yeux sur le grand miroir devant lui. Une minute de saisissement: il se reconnaît à peine. Enfin d'une voix morne, déçue:

— J'ai l'air d'un parapluie ouvert, dit-il.

— Un parapluie ouvert!... répète le marchand ahuri. (C'est bien la première fois que j'entends ça!) Vous le trouvez peut-être trop grand? Dans ce cas je puis diminuer les bords.

— Est-ce possible?

— C'est tout ce qu'il y a de plus simple, Monsieur, vous allez voir.

De ses deux mains, le marchand ôte le couvre-chef comme un jardinier eût pris un pot de fleur puis, muni de grands ciseaux et avec un geste magistral, il commence à entamer allègrement le feutre onctueux et ferme tout à la fois. L'étudiant, d'abord saisi de voir pénétrer la lame dans le tissu comme un bistouri dans une chair humaine, était de plus en plus subjugué par une telle maîtrise; il suivait avec attention les mouvements du chirurgien-chapelier lequel avait exécuté l'opération en un tournemain — aucun terme n'est plus exact — sans un tremblement, sans une bavure, sans un repentir.

— Voilà, c'est fait, dit-il simplement avec une modestie digne d'éloges, en tenant haut d'une main le chapeau amaigri.

— Voyons maintenant.

Sur la tête de l'étudiant il pose avec précaution mais justesse, le chapeau auquel il imprime une légère, très

légère inclinaison vers la droite, puis il recule pour mieux juger de l'effet, cligne des yeux, se penche légèrement pour observer en dessous la courbure arrière du feutre, revient vers le jeune homme un peu gêné et figé comme un mannequin de vitrine, rectifie d'une caresse de pouce, tel un sculpteur, la ligne de la calotte, tout cela avec une gravité professorale et, enfin satisfait du résultat de son inspection, il s'efface pour laisser le client juger à son tour dans le miroir. Et il attend.

— C'est mieux, dit avec lenteur le jeune homme grave. Mais c'est encore trop abat-jour.

— (Abat-jour, maintenant! Plus de doute, c'est un poète) pense le marchand. Voulez-vous que nous rognions encore une tranche?

— Très volontiers.

Deuxième cure d'amaigrissement du Borsalino qui sort de là plus réduit encore.

Le chapeau est replacé sur la tête du jeune penseur qui, devant la glace, avec un air sévère de jugement dernier, s'affronte.

Souriant, plein de sollicitude, le vendeur tend une glace à main pour que le client puisse se voir de dos et de profil. Le futur sauveur des âmes n'ayant pas l'habitude de manier cet objet d'une importance vitale pour le beau sexe, esquisse une suite de mouvements tournants, contorsionnants devant le miroir en tenant droit devant son visage, comme un livre qu'on lit, la glace à main. Mais il ne parvient à capter ni son dos, ni son profil et fait penser à un chat qui essaierait vainement d'attraper sa queue. Ah!... enfin, un profil perdu apparaît. Mais ce ne peut être lui ce Monsieur inconnu avec deux grandes oreilles écartées qui s'ouvrent comme deux ailerons.

Il fait un mouvement et les deux ailerons en suivent exactement le rythme. Ma parole... ce sont bien ses propres oreilles et le Monsieur inconnu c'est lui, vu sous un nouvel angle. Révélation décevante. Il se croyait beaucoup mieux. «L'homme est un singe qui s'ignore» pense-t-il. Le vendeur observait avec inquiétude l'original client. Son silence l'intimidait, car rien n'impressionne plus un commerçant que le mutisme d'un acheteur. Le verbiage sur la marchandise, la qualité de la matière, les prix concurrentiels, les marchandages du chaland, les lieux communs, en tout cela il se trouve à l'aise, chez lui, dans son affaire. Mais que dire à un client si peu loquace?

(Et d'abord **qui** est ce Monsieur, se demande-t-il. Un poète? Un professeur? Un savant? Un prince exilé?)

— Voulez-vous le rogner encore un peu? dit enfin le client énigmatique en tendant le Borsalino. Une troisième rondelle est débitée. Celle-ci plus mince, plus parcimonieuse et coupée moins gaillardement que les autres. Si le chapeau allait me rester pour compte songe avec crainte le marchand.

Troisième essai. Longs regards devant le miroir. Silence. Méditation. On entendrait voler une mouche. Le Monsieur pose enfin la glace à main sur le guéridon, prend le portemonnaie dans la poche de son gilet, paie le marchand et sous le dais de son couvre-chef il se dirige vers la sortie. Le chapelier ouvre la porte du magasin (Faut-il sourire?... Non, restons digne) et il s'incline avec lenteur.

L'étudiant marche dans la Kalverstraat. Il se regarde furtivement dans les vitrines. Que de monde dans cette rue! On y est bien bousculé. Une jeune fille très pressée se faufile entre les passants et court à petits pas rapides. C'est curieux comme les femmes savent bavarder durant des heures pour ne rien dire et se ruent ensuite, affolées pour rattraper le temps perdu. La jeune fille arrive sur l'étudiant, heurte brutalement le Borsalino qui se pose tout de guingois sur le visage du futur pasteur.

— Oh! pardon... dit la nymphe agitée dont la course a été arrêtée net par la conjonction imprévue.

— *Als't U belieft* (ce qui est en néerlandais la phrase de politesse) murmure avec confusion le jeune homme qui ne sait plus en l'occurrence s'il doit prendre le chapeau à la main ou le replacer sur son socle crânien. Mais la nymphe a déjà disparu et le cas se trouve simplifié.

L'étudiant poursuit sa route et monte dans un autobus. Comme le Borsalino prend bien le vent et reste ferme à son poste cela invite à demeurer sur la plate-forme. Le jeune homme se tient là, rigide, avec le meuble tout neuf qu'il porte sur la tête et auquel il va falloir s'accoutumer pour éviter les heurts. On n'en est pas encore aux tutoiements, à la douce intimité que l'on a avec un vieux chapeau qui a longtemps vécu avec vous, que vous connaissez bien et qui vous connaît bien.

Le jeune théologien doit faire une visite dans un quartier excentrique d'Amsterdam. Au point terminus de la ligne de l'autobus il descend et s'engage dans une rue presque déserte. Il marchait depuis un moment quand il aperçoit, assez loin devant lui, un

gamin d'aspect minable, flânant, les deux mains dans les poches de son pantalon bouffant, tout rapiécé. L'enfant semblait attendre quelqu'un ou quelque chose; il s'arrêtait, puis, hésitant il reprenait sa marche.

«Un gosse misérable» pense tout de suite le futur pasteur au cœur sensible. Il a faim peut-être. Milieu sordide, cela ne fait aucun doute. Il a l'allure craintive, timide, effrayée qu'ont tous les infortunés. On ne s'y trompe pas.» L'enfant s'approche. Arrivé à quelques pas de distance, le gamin s'arrête.

«Il va me demander l'aumône. Pauvre petit! Il a l'air d'une bête traquée!» L'étudiant soupire, écrasé une fois encore par la lourde tâche qu'il prévoit dans sa vie. A son tour il s'arrête:



(Dessin de Gabrielle Gediking-Ferrand).

l'enfant est là, à ses côtés, tout petit, tout frêle, qui redresse un peu la tête, qui l'avance vers le Monsieur, comme un petit oiseau tendant la tête hors du nid, qui lève la main droite et l'index et qui murmure tout bas d'une voix sourde:

— *Heb-je je hoed...*

«Je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit» pense l'étudiant. Et mettant sa main en corne autour de l'oreille, il s'incline, penche la tête aussi bas qu'il peut vers l'enfant, lequel scandant les mots avec son petit index, chante d'une voix très douce la chanson alors en vogue dans toute la Hollande:

*Tu as reçu ton chapeau
Du Bureau de bienfaisance
Et tu es furieux, n'est-ce pas
Que moi je le sache.*

Et de s'enfuir en s'esclaffant!

G. G.-F.

Adieu, chère épicerie...

par Louis Perrochon

Ce 30 juin 1980, l'épicerie Pahud a fermé à tout jamais sa porte, et, pour ce village, c'est un événement triste qui fait mal aux anciens. Nous l'avons toujours vue (une date 1899) et cette fermeture fait revivre tout un passé.

Quand nous étions gosses, nous allions souvent admirer la vitrine débordant de choses merveilleuses, surtout pendant les fêtes de fin d'année: pour les filles, poupées qui ouvraient et fermaient les yeux (elles ne faisaient pas encore pipi, ni ne disaient maman-papa), pour les garçons, trompettes brillantes et tambours vernis; les tasses, les pots, la belle vaisselle étaient décorés, on reconnaissait l'église, l'école du village. On achetait de la cassonade, des châtaignes pour quelques centimes jaunes, d'énormes pains de sucre qu'il fallait casser avec un marteau. Les rayons débordaient de marchandises, paquets, pots, boîtes, bouteilles, écheveaux de laines bariolées, sans oublier les allumettes souffrées qui nous prenaient à la gorge.

Le drame du pétrole n'existait pas, mais les enfants Pahud descendaient chaque semaine à la gare, avec un char à bras, chercher 20-30-40 burettes du précieux liquide nécessaire aux lampes de l'époque. Il y avait les «tubes» qui se brisaient facilement et qu'il fallait nettoyer souvent quand ils étaient noirs. Le cirage était dans des boîtes en bois ovales; les enfants qui ciraient les souliers de la famille s'en souviennent... il fallait cracher dessus pour le faire briller un tout petit peu!

Et puis le magasin s'est modernisé, on a acheté un grand «frigo», des machines à mouder le café, à râper le fromage, une caisse enregistreuse, on a fait venir bananes, fraises, salades hors saison, bref, il a fallu s'adapter, avec «self-service» et tout et tout. Quand il faut compter avec la concurrence, les grandes surfaces, les camions de la Coop ou de la Migros, on ne peut pas vivre de souvenirs et faire du sentiment...

Le magasin de Bercher a fermé sa porte, l'épicerie a vécu.

Merci Mesdames Pahud de nous avoir servi avec tant de gentillesse durant ces 80 ans. Nous ne vous oublierons pas, mais la page est tournée, la porte reste fermée.

L. P.